

BURET Antoine Alphonse René Marie  
St Jean des Andignes 16 mai 1878  
études à Combrée

Tonsure Angers	17. XII. 1898
Prime	29. 6. 99
oficiere	29. 6. 1901
diacre	21. XII. 1901
prêtre	20. XII. 1902
prof Combrée	

14 octobre 1903, testinoniale pour  
les Maistis. Noviciat près de Tunis.  
parti en 1904 pour les îles Fidji

décédé 29 avril 1933  
(S. R. 572)

père cultivateur

à votre nom, répandez sur ce lieu de prière votre grâce, afin que tous ceux qui vous invoqueront ici ressentent le secours de votre miséricorde. »

« O Père tout puissant... que les anges de votre lumière habitent dans les murs de cette maison pour y veiller sur les habitants... »  
(Extraits du Rituel.)

Le Saint Sacrement étant intronisé dans le nouveau tabernacle, un salut solennel clôture la cérémonie.

Aussitôt après, dans la cour, l'assistance a l'avantage d'entendre un discours de M. le marquis d'Andigné. Le distingué député de Segré a tenu à exprimer lui aussi sa satisfaction d'être présent à cette inauguration ; après avoir complimenté Mgr le Coadjuteur, il adresse ses félicitations à M. l'Archiprêtre, en lui appliquant le mot d'Horace : *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*, ainsi qu'aux habitants de Segré dont la générosité a permis de mener à bien une œuvre aussi complète. Œuvre complète, puisqu'elle comporte à côté du sanctuaire pour les âmes les œuvres de bienfaisance pour les corps. Le rêve que M. l'Archiprêtre confiait l'année dernière à l'orateur s'est donc magnifiquement réalisé. S'il est permis de former cette année un autre rêve, ce sera que le bois léger dont sont faites les parois de ces bâtiments se transforme à l'avenir en pierre solide et durable.

Le lendemain, lundi, M. l'Archiprêtre célébrait la messe, à l'intention de tous les bienfaiteurs, dans la chapelle nouvellement bénie. Toutes les places étaient occupées par les fidèles venus en grand nombre. Comme en écho de la fête de la veille, M. l'Archiprêtre redit à l'assistance, en quelques mots, la reconnaissance qu'il faut exprimer à Dieu pour l'inauguration de son nouveau sanctuaire, car toute église est la maison de Dieu ; il y réside, et en même temps une porte du ciel, puisqu'on y prie, et qu'on y reçoit le pardon, la force et la consolation.

### Le Père Buret des Iles Fidji

Quelle surprise dans tout l'Anjou, lorsqu'aux derniers jours d'avril se répandit la nouvelle de la mort du R. P. Buret, missionnaire en Océanie. On se récriait : « Vous vous trompez. Ce n'est pas le P. Buret qui est mort, c'est son confrère, qui paraissait bien fatigué. C'est l'un et l'autre ! » Ce n'était que trop vrai. Nos deux missionnaires Angevins — et Combréens — revenus tous deux au pays l'an dernier pour la première fois après vingt-huit ans de mission et retournés ensemble au début de l'année sont l'un et l'autre décédés, et il semble que cette lamentable coïncidence double notre peine.

Antoine Buret né le 18 mai 1878 à Sainte-Gemmes-d'Andigné vint à Combrée en 1891, et y resta sept ans. Très bon élève, pieux, studieux, bon camarade, il fut toujours dans les premiers du cours. Chose extraordinaire dans un temps où l'on n'était pas « sportif », il aimait les exercices physiques, les courses, les jeux. Les aimait-il pour eux-mêmes ? Peut-être, car il y réussissait. Peut-être aussi y voyait-il un moyen de se viriliser, de fortifier le renoncement à la volonté, l'énergie dont il savait qu'il aurait besoin plus tard. Car de bonne heure il avait entendu l'appel à la vie de missionnaire, telle que la réalisaient

déjà plusieurs de ses compatriotes, telle que nous l'avaient montrée des apôtres comme Mgr Augouard et surtout Mgr Vidal, un futur évêque. C'est assurément ce goût, cette ardeur d'apostolat qui lui avaient fait vouer, dès le collège, un culte tout spécial à saint Paul, l'apôtre des Gentils. « Quel homme, dis, quel homme! », répétait-il, quand il en parlait.

Ses études secondaires terminées et couronnées par le baccalauréat, il entra au Grand Séminaire d'Angers où ses projets s'affermirent dans la réflexion, l'étude et la prière. « Faisons-nous maintenant des convictions profondes, nous en aurons besoin quand ce ne sera plus le temps de la préparation mais celui du travail. » Après un an de professorat à Combrée, il obtint l'autorisation d'entrer chez les Pères Maristes de Lyon, fit une année de noviciat près de Turin et après des adieux précipités à sa famille, il s'embarqua pour l'Océanie.

Il fut adjoint pour ses débuts à un bon missionnaire, d'origine aveyronnaise, qui vit tout de suite quelle recrue de choix lui arrivait. Il lui confia les enfants, c'est-à-dire cinquante ou soixante garçons bien délurés à tenir attentifs pour la classe pendant trois longues heures chaque matin; ensuite catéchisme aux filles. L'après-midi, c'est le travail des garçons aux plantations.

Mettant à profit les leçons de dessin du collège, il s'improvisa architecte, entrepreneur, cimentier et maçon et ses essais furent des réussites. Son église de Natovi, toute en pierre, a un cachet indiscutable d'élégance dans sa simplicité. Il s'était même mis à faire du modelage. Longtemps avant Villemonble et le Raincy, il sculptait à même le ciment des personnages, tel saint Jean appuyant sa tête sur la poitrine du Maître, au frontispice de l'église de Natovi, ou, dans la même église, les autels de la Sainte Vierge et de saint Joseph. Si saint Paul s'est fait Grec avec les Grecs, il s'était fait, lui, Fidjien avec les Fidjiens, et la scène représentant la vie de la sainte Famille à Nazareth ne devait pas manquer de saveur pour les fidèles, car tout y était à la mode du pays : foyer, calebasses, ustensiles divers, le tout enluminé de couleurs vives. On comprend qu'un vieillard, venu de fort loin pour admirer ces merveilles, se soit écrié après une longue station dans l'église : « Je puis bien mourir maintenant, je ne verrai jamais rien d'aussi beau. » « Ils vont me rendre orgueilleux », disait en riant le P. Buret.

Ais-je besoin de dire qu'il était « adoré » de ses paroissiens qu'il avait si bien compris et qu'il aimait tant. Aussi quelle joie quand il allait ici ou là, visiter un village ou donner les exercices de la mission. Missionnaire dans l'âme, il savait ce qu'il fallait dire à ces grands enfants que restent toute leur vie les Fidjiens. Il « palabrait » avec eux des heures durant, s'il le fallait, les formant peu à peu à la vie chrétienne, aux mœurs chrétiennes. Au témoignage de son provincial, le T. R. P. Courtais, « il était passé maître dans la langue fidjienne. Il n'avait pas d'égal pour introduire dans ses sermons ou catéchismes le langage imagé qui parle aux yeux et au cœur des indigènes, langage dont ils sont friands et qu'ils auraient écouté de la bouche du P. Buret pendant des heures entières. » Un jour où Monseigneur était venu donner la confirmation et faisait un discours en anglais, le P. Buret, sans hésiter une minute s'en fit l'interprète. Sans trahir, il traduisait, et les considérations élevées de l'évêque devenaient, grâce à lui, intelli-

gibles pour ce naïf auditoire. Les Fidjiens n'en revenaient pas de la simplicité du grand Chef de la religion ; de son côté, l'évêque constatait avec plaisir, et peut-être fierté, le vif intérêt que causait son discours : tout le monde était heureux. Le P. Buret, homme de Dieu, portait la joie ; sa joie était communicative et il faisait ainsi joyeusement beaucoup de bien. Comme il était heureux de constater les progrès de l'esprit chrétien, de la vie chrétienne chez ses fidèles : un fils ou un petit-fils d'anthropophage, par exemple, prenant plaisir à vivre en famille, avec sa femme et ses enfants, c'était dans les mœurs indigènes une révolution dont il essayait de nous faire saisir l'énormité.

Aussi quelle désolation chez ses fidèles quand on le change de poste. Cela arrivait quelquefois. Voici comment il raconte, en 1926, sa nomination à Naïlibili, la station qu'il devait garder jusqu'à sa mort. On verra par cet exemple, tiré de sa correspondance, quel homme c'était : simple, humble, délicat, courageux, désintéressé. « Je crois t'avoir appris mon changement de domicile, au commencement de février où il a eu lieu. Si tu as causé avec le P. Trillot, tu en sais plus long que je ne pourrais t'en écrire sur Naïlibili, où il s'est dépensé et usé pendant un quart de siècle ou à peu près. Il est maintenant curé à Naiserelagi (où j'ai fait mes premières armes), curé et vicaire, car, à cause de la pénurie de sujets, cette station importante et difficile à desservir n'a plus qu'un missionnaire. Son passage en France lui a donné une nouvelle vigueur et il y fait un bien immense au milieu de ses montagnards. Il faut dire que c'est un missionnaire hors ligne.

« Je me trouve un peu empêtré dans cette belle station. Si j'y suis, c'est bien un peu la faute de tous mes amis de France, aussi je compte sur eux pour m'aider. Vous m'avez trop aidé, chers amis, à finir mon petit bijou de chapelle de Natovi. Monseigneur a pensé : « Mettons ce gaillard-là devant l'église, qui menace ruine, de Naïlibili, et qu'il se débrouille pour la retaper, s'il a du cœur au ventre. » J'en ai encore un brin, du cœur au ventre, mais pas le même enthousiasme qu'autrefois. Et puis, j'ai tant et tant quêté, qu'à la fin je me lasse de tendre la main... et puis, ce n'est pas d'une chapelle qu'il s'agit ici, mais d'une église, la plus vaste de toutes celles de Fidji, et puis j'ai le change contre moi... » Mais semblable aux grognards qui grognaient... et marchaient, quand il partit pour son congé, il avait, en cinq ans, refait les enduits et une des tours de son église et bâti une école, et sa dernière lettre, du 7 mars, témoignait une nouvelle ardeur pour terminer ces grands travaux... et en amorcer d'autres. Et je n'ai pas parlé de ses soucis ordinaires, quotidiens : l'entretien des catéchistes, des maîtres d'école, la « becquée » pour 110 enfants. « Heureusement, disait-il, les parents se chargent de l'habillement ! »

En 1931 sa mission située à l'embouchure de la Réwa, la plus grande rivière de l'île, subit une de ces terribles inondations qui si souvent mettaient en jeu la vie même de sa mission et auxquelles il ne voyait par le moyen de remédier. Ce grand souci perçait souvent dans ses conversations.

Car il était revenu ! grande joie à laquelle nous ne voulions plus croire. Ses premières semaines furent pour ses enfants de là-bas, car il dut aller à Lyon et en Suisse faire éditer en fidjien une histoire sainte et des livres de classe. De là il se rendit à Rome, où il ne satisfit guère

que sa piété, laissant de côté, faute de temps, musées et souvenirs profanes. Mais en parcourant le nouveau collège de la Propagande, il ne manqua pas de se faire donner par les ouvriers des explications sur leur manière d'employer le ciment, pensant bien en faire son profit un jour.

Quand enfin il arriva au pays, sa première visite fut sans doute pour le petit cimetière où, en son absence, nous avons conduit son père puis sa mère. Et il refit, ou fit, la connaissance de sa famille : beaux-frères, neveux et nièces, petits-neveux même : « Ça pousse en vingt-huit ans ! » disait-il. Un des foyers était en deuil, mais de bons fils y entourent le père d'une touchante affection. Et toute cette jeunesse regardait avec de grands yeux curieux ce *tonton l'abbé* qui jusqu'ici n'était guère qu'un nom, mais qui révélait tout à coup un cœur si chaud, un esprit si droit et si ferme, une gaieté si franche. Quels liens d'affection réciproque se formèrent aussitôt, liens hélas qu'il faudrait si vite briser.

Ses amis eurent leur part, leur large part : Combrée d'abord, puis, par une faveur toute spéciale de Mgr l'Evêque, le Grand Séminaire, les collèges d'Anjou et combien de paroisses entendirent sa voix en chaire ou au patronage, souvent les deux ! Mais tous ses dimanches étaient retenus longtemps d'avance, et surtout vers la fin de son séjour, c'était quatre et cinq conférences qu'on lui demandait chaque semaine. Avec son ami, le P. Godefroy, ils se partageaient la besogne, mais la besogne allait croissant, la fatigue aussi. « Bast ! nous nous reposerons sur le bateau ! » Le bon Dieu seul peut connaître le bien opéré par toutes ces courses apostoliques, l'impression profonde sur tous les milieux par ce beau caractère et cette existence d'abnégation totale.

Son évêque, qui était revenu en France avec lui, constatant le succès de ces prédications et conférences, recula leur départ jusqu'en décembre et fit ainsi coïncider leur retour avec celui du P. Godefroy. Il fut très sensible à cette attention, ne se faisant pas d'illusion sur le départ : « Heureusement, disait-il, le P. Godefroy étant avec nous sera en verve et chassera mon cafard. Une fois rendu, j'aurai mes fidèles, mes enfants, ça marchera. C'est lui que je plains, quand il sera tout seul dans son Vao. » Tout devait bien se passer ainsi, mais hélas ! le P. Godefroy mourut avant la fin du voyage.

Pour l'un et l'autre le départ, les séparations furent très pénibles. Il semble que l'épreuve fut plus douloureuse pour le P. Buret, mais quand il revit ses chers Fidjiens, il goûta toute la joie consolante du sacrifice consenti. Sa dernière lettre raconte avec une simplicité amusée toutes les démonstrations de la « province entière » : discours, chants joyeux en fidjien et en anglais, danses rituelles, surtout repas plantureux qu'on lui apporte, et qu'on dévore en son honneur.

Ce qui le touche plus que tout, c'est l'assistance aux offices. Voici deux notes de son journal : « 28 février 33. Dimanche. Messe à 8 heures. Tout mon monde, qui s'est confessé la veille, est là. Magnifiques chants, où tous chantent : hommes ensemble, femmes ensemble. Sans parti pris, nos cérémonies à Fiji sont plus belles qu'en France. Deux cents communions. — 3 mars 33. Vendredi de Carême. Chemin de croix en commun le soir à 5 heures. Tous les villages des environs y viennent. La vie paroissiale ici est bien plus intense qu'en France. C'est surtout

après une longue absence que je m'en aperçois mieux. » Il est repris, mais à peine a-t-il le temps d'élaborer « un programme de travaux plutôt chargé ».

Le dimanche de Quasimodo, il se sent pris de douleurs qu'il attribue à une mauvaise digestion, mais elles persistent et dans la nuit du lundi au mardi augmentent et se localisent dans la région de l'appendice. Plus de doute. Il part le mardi matin pour Suva, la ville principale de l'île et y arrive vers 9 heures. On le conduit à l'hôpital. Une demi-heure après il était sur la table d'opération. Trop tard ! L'appendice perforé, la péritonite était déjà déclarée. Chargé de le prévenir de la gravité de son état, le P. Orève, son ami très cher, a bien voulu nous envoyer le récit de ces dernières heures qu'on ne peut lire sans pleurer. « Frappé à mort d'une manière si soudaine, on aurait été en droit de s'attendre à le voir attristé, consterné. Il ne s'est pas démenti un seul instant. Tel que vous l'avez connu il y a quelques mois, aimable et souriant, tel il est demeuré jusqu'à la fin. Averti qu'il allait mourir, il a salué la mort avec le même sourire qu'il accueillait la vie. J'ai déjà assisté un certain nombre de confrères, je n'ai jamais rencontré une si grande générosité accompagnée d'une résignation aussi joyeuse. » Toujours la joie ! « Pendant les cinq jours que dura son agonie, il fit l'édification de tout le monde. Je lui administrai les derniers sacrements quelques heures après l'opération. Il les reçut dans toute la possession de ses facultés, faisant généreusement le sacrifice de sa vie. « *Non recuso laborem*, je ne refuse pas le travail, mais si le bon « Dieu le veut, je suis prêt. » Il conserva jusqu'à la fin sa lucidité d'esprit, répétant avec une simplicité et une ferveur qui n'était plus de la terre les invocations que je lui suggérais, puis causant aimablement, plaisantant même avec ceux qu'il avait près de lui. Enfin le samedi, vers 3 heures, au milieu de la récitation du chapelet, dans l'espace de deux ou trois minutes, notre cher confrère baissait rapidement et rendait à Dieu sa belle âme. »

Que du haut du ciel où nous ne pouvons nous empêcher de le chercher, ce véritable apôtre, tout en priant pour ses *enfants bien chers* de Fidji, n'oublie pas le vieux pays. S'il n'y a pas retrouvé l'ardeur religieuse des peuples jeunes dans la foi, il a bien à son actif, ce vieux pays, de fournir des missionnaires comme les Trillot, les Godefroy, les Buret. Que l'exemple de leur vie leur suscite sur la bonne terre d'Anjou de dignes successeurs.

F. MÉNARD.

### Bibliographie

*Le Vatican et le monde moderne*, par Geo LONDON et Charles PICHON. — 1 vol. in-16, de 424 pages. — Prix : 12 francs. — Editions des Portiques, 144, avenue des Champs-Élysées, Paris.

La lecture de cet ouvrage composé par deux hommes d'entière bonne foi, uniquement soucieux de dire la vérité, qui se sont renseignés et documentés sur place, est du plus haut intérêt. Et qui en a parcouru les 424 pages connaît sûrement le Vatican. Il suffira d'ailleurs de donner les titres des vingt chapitres du volume pour se convaincre que rien n'a été laissé de côté : Un peu de topographie et d'histoire.

**BURET 1213 Antoine, Alphonse, René, Marie (1878-1933)**

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de cinquième) de diocèse d'Angers de 1902 à 1904